

Un civilisé placide

Par Willy Alante-Lima

*Mais un éclair, soudain, fulgure en sa prunelle :
sur la plaza Rodrigue est debout devant elle !
Impassible et hautain, drapé dans sa capa,*

*le héros meurtrier à pas lents se promène :
« Dieu ! soupire à part soi la plaintive Chimène,
qu'il est joli garçon l'assassin de Papa ! »*

Georges Fourest. *La Négresse blonde.*

Comme il y a prescription, je peux aujourd'hui évoquer ce fait divers énorme, et tenter d'esquisser l'esprit qui dut animer l'étrange sérénité de son auteur.

Homme de la ville moderne, y étant né et ayant toujours vécu, il mettait comme un point d'honneur à ne point être confondu avec la masse de ses semblables. Et pourtant, ce n'était que pure apparence, car la placidité était innée chez lui.

À de rares intimes, ouvrant la bouche avec parcimonie, d'un ton neutre il avait une fois confié :

- Moi, je ne suis pas du siècle de la vitesse.

Quand il débouchait de l'escalier de la gare Saint-Lazare pour s'engouffrer dans le Métro et en ressortir à Saint-Michel, allant en Sorbonne où il suivait ses cours, embrasser la foule de voyageurs et piétons qui s'agitait, s'ébrouait, comme si elle avait le diable aux trousses et des glaçons entre peau et chemise, cette marée anxieuse ne lui tirait ni sourire contrit ou désabusé, ni contraction d'humeur du visage.

Du point de vue sociopolitique on aurait pu le taxer d'être au plein sens du terme, un homme d'ordre et ordonné. Mais, il acquittait le prix d'un journal, par exemple, *Aspect de la France* ou *l'Humanité*, avec un flegme égal. À l'occasion des échappées multiformes des grandes vacances, quand ses compatriotes couraient les quatre coins de la planète ou du territoire, lui, déambulait dans les anciennes rues de sa capitale non encore promises à la voracité bruyante des scrapers, ces crocodiles mécaniques du parc de voirie.

L'exotisme pour lui, n'était pas qu'un vain mot mais un vilain mot.

Le pré dodécagonal de L'Ile-de-France suffisait à son bonheur. Ennemi du bruit et de la fureur, il ne s'aventurait dans sa ville que par stricte nécessité d'existence.

Il n'avait rien vraiment du civilisé commun, d'entre ses concitoyens surdéveloppés.

C'était l'heure, ce soir-là, de regagner son domicile. Après avoir longuement musé dans les rues du 12^e arrondissement, la tête remplie d'images et du flonflon des élingues de la douzaine de grues en action qui avaient plané par-dessus, rue de Lyon et Biscornet, il faisait le pied de grue à la station métro Bastille, en attendant la prochaine rame.

Sur le quai d'en face se donnait en spectacle un clochard quadragénaire au type ethnique incertain, grâce au pouvoir métaphorique de l'éthylisme.

Alain Bouzeida, -car il s'agit de lui- au lieu d'amuser la galerie (formule cette fois bien en situation), s'en prenait aux voyageurs qu'il invectivait. Ceux-ci se faisant petits pour se faire oublier du silène grisé au rouge scientifique, finirent, de fait, par être oubliés par l'exalté Bouzeida.

Il jeta alors son dévolu, le quai en face, sur ce jeune voyageur tiré à quatre épingles, porteur d'un attaché-case, sorte de besace quadrangulaire, aux ferrures généralement dorées quand celui-ci est de prix.

Le sien l'était.

Le voyageur le posa sur le banc, l'ouvrit, en sortit un court sabre d'abattis, - une de ces lames bien en main chères aux paysans antillais - descendit sur la voie, la traversa, monta sur le quai où Alain Bouzeida lui tournait le dos, mimant une java, lui porta un coup sec à la base du cou puis reprit le chemin inverse, alors que Bouzeida entamait sa dernière valse.

Debout, face aux voyageurs admiratifs, entre pouce et index, il essuya la lame impartiale, la déposa dans son attaché-case. De la main gauche, il sortit sa pochette aux chiffres d'un grand couturier, essuya ses doigts rougis, de son fourniment saisit de la main droite un éclatant et long briquet de bureau, de grande marque également, l'alluma, présentant le précieux mouchoir à la flamme.

Sa crémation terminée, paisible, le jeune homme s'empara de son attaché case, et dignement, s'engagea dans le couloir de correspondance le plus proche.

Depuis, il est cité en exemple, pour être celui de l'homme tranquille par excellence des pays de vieille civilisation.

*Retraite de Belle aise, le 3 mars;
frisquet et sombre,
18 mars, brise et lumière solaire tendre...*

Willy Alante-Lima est né dans l'île de Marie-Galante. Il est entré en littérature avec un recueil de poésie, *Fleurs de Mancenils*. Succédèrent ensuite, *Plaquettes de défoliants*, *Images baroques de la Mangrove pour le plaisir des sens*, *Apothéose de têtes souriantes et graves*, *Requiem de Minuit...* Critique et essayiste, Willy Alante-Lima est membre du comité de rédaction de la revue *Présence Africaine* à laquelle il collabore activement. Biographe, il s'est attaché à faire connaître dans *Généalogie et Histoire de la Caraïbe*, Melvil Bloncourt et Alexandre Privat d'Anglemont, deux grandes figures antillaises du milieu littéraire parisien du XIX^e siècle. (Et à ce propos, a découvert que *La Fanfarlo* de Baudelaire n'est autre que « le plagiat fascinant » d'*Une grande coquette* d'Anglemont). *L'île de Monrire*, le dernier recueil de nouvelles de Willy Alante-Lima, est paru chez Sépia.